

## **De la psychothérapie institutionnelle à la démocratie familiale en passant par la pédagogie institutionnelle.**

*Rencontre avec le mouvement de la psychothérapie institutionnelle.*

A la demande Jean Le Gal<sup>1</sup>, après avoir découvert ses travaux sur la démocratie familiale, je me lance dans le témoignage d'un intérêt qui ne me quitte pas depuis plusieurs années portant sur la question de l'exercice démocratique au sein des institutions, fidèle à cette phrase de Claude Allione<sup>2</sup> selon laquelle il ne saurait y avoir de soins sans démocratie. Phrase qui se trouve dans l'exact prolongement du fameux adage de la psychothérapie institutionnelle selon laquelle on ne peut soigner quelqu'un à l'hôpital sans prendre soin d'abord et avant tout de l'hôpital lui-même.

Je suis arrivé à Caen pour faire mes études d'interne en psychiatrie en 2004 et j'ai eu la chance de participer au séminaire que propose Pascal Crété<sup>3</sup> aux internes portant sur le mouvement de la psychothérapie institutionnelle. J'y découvrais l'histoire de Saint Alban, et entendais parler de ce psychiatre catalan Francesc Tosquelles qui s'y était réfugié en 1940 et y avait transformé l'hôpital de telle sorte que les patients non seulement n'étaient plus violents, ni gâteux, mais participaient à de multiples tâches de la vie quotidienne, et ce, en lien avec les villageois si bien que ce fut un des hôpitaux où les malades ne moururent pas de faim en France... J'y entendais parler de la clinique de La Borde, et donc de Jean Oury, qui faisait encore des séminaires à saint Anne le troisième mercredi du mois et auquel j'ai pu assister. Là j'apprenais la boîte à outils du travail institutionnel parmi lesquels les rapports statuts/rôles/fonction, la double aliénation, le rapport du singulier et du collectif, l'hétérogénéité, les rapports complémentaires, etc... Je m'abreuvais de ces formules car elles me permettaient de découvrir un monde auquel j'aspirais profondément : un monde porté sur l'accueil du singulier, prenant soin de la rencontre, de l'invisible et de l'impossible... un travail qui prenait du sens, enfin, et qui battait en brèche les

---

<sup>1</sup> Jean Le Gal, instituteur, praticien de la pédagogie Freinet, puis maître de conférences en sciences de l'éducation à l'IUFM de Nantes a été aussi chargé de cours à Paris X-Nanterre (Innovation en éducation) et de la formation d'éducateurs spécialisés et d'éducateurs de jeunes enfants. Il a notamment écrit avec Frédéric Jesu, pédopsychiatre, de service public, le livre intitulé « démocratiser les relations éducatives – la participation des enfants et des parents aux décisions familiales et collectives ». Frédéric Jesu a par ailleurs exercé diverses fonctions de chargé de mission, auprès de ministères, de départements et d'une grande ville, dans le champ de leurs politiques sanitaires, sociales, familiales, éducatives en tant que militant engagé dans la promotion et l'application concrète, en France, de la Convention internationale des droits de l'enfant.

<sup>2</sup> Claude Allione, « Espace psychique, transfert et démocratie ». Ed. Matrice, 1995.

<sup>3</sup> Pascal Crété, aujourd'hui directeur des Foyers de Cluny était alors médecin directeur du Foyer Léone Richet, accueillant et accompagnant des adultes psychotiques, et travaillant en référence au mouvement de psychothérapie institutionnelle.

normes, protocoles, règlements impérieux et autoritaires, la hiérarchie pyramidale et patriarcale qui m'avait fait tant souffrir pendant mes études de médecine.

J'ai découvert également les travaux de Pierre Delion, et son livre formidable sur le soin à la personne psychotique<sup>4</sup>, qui est pour moi un vrai manuel de psychothérapie institutionnelle et dont je recommande la lecture à tous les internes de psychiatrie que je peux accompagner.

En avançant dans ces découvertes, je me suis notamment intéressé à la pratique de la réunion soignants/soignés : Une façon de se rencontrer et de parler ensemble que je trouvais inédite et que je pressentais être le cœur de la vie institutionnelle, où se croise le travail sur l'aliénation psychopathologique de chacun et l'aliénation sociale de tous.

Je me souviens d'avoir assisté à une réunion soignant/soigné à La Borde avec Oury. C'était fait de petits riens. Il n'y avait pas grand monde. Lorsqu'Oury en parlait, ça semblait extrêmement important et pourtant, même à La Borde, ça ne semblait pas une évidence pour tout le monde : Qu'est-ce qu'on fait là ? A se parler ? Et pour quoi faire en plus... ? Toute la question est là : ce que l'on va bien pouvoir faire de ce qu'on se dit là, et si la parole n'est pas suivie d'effets, si elle ne prend pas corps dans la trame institutionnelle de telle sorte que ce qui se dit là provoque tels ou tels changements, de regards, de postures, d'écoute... à quoi bon ?

Exactement comme ces fausses réunions de démocratie participative où l'on invite les personnes à être consultées, à donner leur avis, alors même que les décideurs ont déjà décidé, ou qui ne tiendront pas compte de ce qui se sera dit, l'important pour eux étant de « faire croire » qu'on a pris soin d'écouter, de « faire croire » que les gens participent aux décisions qui les concerne. C'est monstrueux : Allione parle de la haine de la parole. C'est au moins ça... évidemment, en vendant la démocratie de cette façon, on pousse à la haïr.

Donc la réunion soignant/soigné me paraît être un outil de transformation de la vie quotidienne absolument génial en plus de soutenir chez chacun l'initiative et la responsabilisation. Aussi, je m'essaie de mettre en place ce type de réunion. Je me souviens notamment du service « Notre Dame » qui y accueillait des patients hospitalisés depuis de nombreuses années sans jamais avoir eu la possibilité d'avoir leur mot à dire. Le travail a d'abord commencé avec les soignants : où, quand, comment, combien de temps, et les apaiser sur le risque qu'ils craignaient de voir leur pouvoir leur échapper, ce qui me semblait une bonne chose... Je comprenais que les obstacles n'étaient pas du côté des patients mais du côté des soignants : le pouvoir, quand on l'a, on le garde ! Pas question de le remettre en question et de le partager !

Notre Dame, ce service de soins pour adultes dits chroniques, hospitalisés sur des années et pour des années fut le lieu d'une première expérience de mise en exercice de pratique démocratique. Je ne parle pas ici d'une démocratie majoritaire, avec son système de vote et de rapport de force entre majorité et minorité mais d'une démocratie permettant de prendre des décisions communes<sup>5</sup>. De nombreuses discussions avec les soignants, difficiles mais toujours passionnantes, ont permis d'ouvrir cet espace. Rien que d'en échanger avec les soignants, de questionner les résistances, et du même coup nos représentations et nos a priori « incapacitaires » permettaient d'ouvrir les champs des possibles et des petits riens venaient à changer le quotidien. Nous prenions conscience que cet hôpital était leur lieu de vie, le lieu qu'ils connaissaient mieux

---

<sup>4</sup> Pierre Delion, « Accueillir et soigner la souffrance psychique de la personne ». Ed. Dunod, 2011.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet le livre de David Graeber « la démocratie aux marges » paru aux éditions le bord de l'eau.

que chacun d'entre nous, que nous y étions de passage, et presque invités, qu'ils y habitaient, eux, sans avoir même la possibilité d'espérer en sortir un jour. Les perspectives changeaient. Et la réunion put avoir lieu. Malgré et avec toutes les impossibilités attendues. Un espace qui suscite une telle confiance dans le processus de la parole ne peut pas ne pas soulever d'angoisses. Je n'ai malheureusement plus de souvenirs précis de ces réunions si ce n'est celui d'un homme, schizophrène depuis si longtemps hospitalisé qu'il ne souvenait plus d'avoir habité ailleurs et si mal en point qu'il ne sortait jamais de sa chambre, être venu et avoir fait l'effort, pour voir ce qui s'y passait... incroyable et vrai. Qu'est ce qui a permis cela ? Si ce n'est l'appel à être entendu ?

### *De la psychothérapie institutionnelle à la pédagogie institutionnelle.*

Puis, je suis arrivé à Bayeux, en 2010 où j'ai pris la responsabilité d'un hôpital de jour, appelé « la clef des songes ». J'arrivais avec ce désir, de travailler en ce sens, d'instituer une réunion avec les enfants, et eux, les collègues, avaient dans leur bagage l'imprimerie Freinet, une expérience de créativité avec les enfants formidables. Il y avait aussi une cassette vidéo, un film sur l'expérience de la Neuville, parce qu'un des collègues avait un vieux copain, Saturnin Mesnil qui y travaillait.

Assez vite, on met en place cette réunion. Disons plutôt, on y travaille : encore une fois, les résistances sont si nombreuses que ça pourrait décourager, mais finalement on tient bon, les uns les autres et on se lance. On a commencé par faire ça dans la salle de réunion, là où les adultes se réunissent pour penser et parler ensemble. Ce fut le grand foutoir. Les enfants se lançaient le bâton de parole ; l'un d'eux avait fermé les volets pendant que d'autres montaient sur les tables... la réunion était devenu une salle de discothèque... c'était la fête totale... nous étions décontenancés et largement dépassés par l'ampleur de l'évènement. Peut-être était-ce en lien avec le plaisir et la joie d'avoir enfin la possibilité de prendre la parole, d'être écouté, de pouvoir se mettre autour d'une table et d'être pris en considération. Ça fait peur aussi ! Peut-être était-ce également une façon de faire le contrepied de nos peurs, de nos impossibilités liées à nos résistances inconscientes tenaces. Peut-être encore avaient-ils trouvé là le moyen et la possibilité de « tout faire péter » et de mener tambour battant une révolution des enfants contre le pouvoir établi !

C'est vrai que l'institution d'un temps pour prendre la parole n'est pas de tout repos. Si l'on ouvre cet espace, on entend d'un seul coup toutes les souffrances, les difficultés, etc. qui sont adressées à ceux-là mêmes qui prennent la responsabilité d'instituer cet espace. Cette raison est justement ce qui fait penser à beaucoup qu'il ne faut jamais donner la parole au risque d'un soulèvement insurrectionnel !

En ouvrant cet espace de parole, on se met à travailler sur la dynamique inconsciente du groupe et sur la différenciation de chacun. Or cette différenciation, à peine entrevue, peut faire craindre l'éclatement du groupe, sa dislocation, sa mise en morceaux. Un groupe se soude autour d'une impossible séparation. D'un désir profond de faire masse<sup>6</sup>. De là la difficulté de se distinguer, de permettre l'émergence du singulier.

De plus, je travaille en référence aux concepts de psychothérapie institutionnelle, et je cherche donc à ouvrir, à permettre la libre circulation des personnes et de la parole. C'est vrai que la psychiatrie sent le renfermé, le fermé et l'enfermement. La psychose produit du fermé, et nous sommes pris dans cette logique de l'enfermement et contre laquelle il s'agit de se battre. Il nous faut ouvrir, prendre l'air.

Soutenir la liberté pour soigner l'ambiance est indispensable pour qui souhaite traiter le milieu institutionnel.

Il y a en effet des clôtures, des frontières barrées, des passages interdits, des territoires sacrés. Ici, c'est la pièce d'un tel, là, là celle d'une telle... ici, on ne passe pas. Sauf si on s'entend bien avec le médecin, on y aurait droit. Pas tous donc, car il y a des privilèges ou alors on force le passage en réclamant son droit quitte à l'outrepasser. J'y ai bien droit ! N'empêche les dimensions hystériques et paranoïaques sont bien présentes. J'en tiens l'idée selon laquelle les autres sont nuls, ne font pas leur boulot, ne font pas ce qu'il faut : parent, école, services sociaux, autres services de soins du service, tout le monde y passe. Seule l'équipe est bonne. Le reste est mauvais. Je me souviens avec une certaine douleur de l'accueil réservé aux parents, de la difficulté pour certains de prendre la mesure de la dysqualification implicite qu'ils opéraient à leur égard, faute de prendre au sérieux les effets du contre transfert.

Mais l'on se rapproche de la Neuville.

On profite d'une porte ouverte pour y jeter un œil, d'une autre pour confirmer le regard, on invite deux collègues de la Neuville, Saturnin Mesnil et Adrien Simiot à bosser avec nous une journée... Ça prend du temps... et pendant ce temps, la réunion se structure.

En découvrant la pédagogie institutionnelle, je me réajuste. Je pense aujourd'hui que la pédagogie institutionnelle est à la pédopsychiatrie ce que la psychothérapie institutionnelle est à la psychiatrie.

La différence tient pour moi à l'accent porté sur l'un des termes de la dialectique de l'ouverture et de la fermeture. Si en psychiatrie, il faut travailler à ouvrir pour fermer, refermer, pour permettre une certaine mise en forme de l'existence dissociée du schizophrène, en pédopsychiatrie, du moins, là où je travaille, avec des enfants psychotiques et présentant des fragilités narcissiques profondes, tant et si bien qu'ils nous apparaissent éclatés, il s'agit de fermer pour ouvrir. Cette fermeture s'apparente d'ailleurs plus à une certaine fermeté, qui distingue des espaces pour soutenir une circulation indispensable et favoriser le registre de la demande : on ne rentre pas n'importe où, n'importe quand - comme c'était devenu le cas à l'ouverture un peu trop

---

<sup>6</sup> Voir à ce sujet l'article de W.R. Bion « Réflexions sur les petits groupes » dans lequel il met en évidence les hypothèses de base d'un groupe, qui peut se souder inconsciemment autour de trois modalités : attaque/fuite, couplage et dépendance.

radicale des frontières – ce qui nous permet de mettre en place un système de signalisation qui permet à chacun de se repérer, et de circuler avec adresse !

Par ailleurs, avec la Neuville, et la découverte de la pédagogie institutionnelle où je comprends, mais pas tout de suite, le lien de fratrie avec la Psychothérapie institutionnelle, nous apprenons à structurer la réunion d'enfant. C'est le Conseil, que nous n'avons pas appelé Conseil mais « Grande Réunion ». Le conseil est structuré de façon très précise en différents temps qui soutient l'exercice de la prise de parole.

Nous nous apercevons alors que notre problème à la clef des songes consistait notamment à permettre aux enfants de prendre leur droit. Donc nous structurons la grande réunion en différents temps et nous l'affirmons comme un temps obligatoire de présence.

Je précise qu'au début, encore mal affirmé, mal assuré, nous avons pensé que des « gardiens » pourraient se tenir hors de la réunion pour récupérer des enfants sortants. Nous pensions qu'il fallait prévoir la sortie des enfants ; et nous passions beaucoup de temps à imaginer leur sortie et comment faire avec eux lorsqu'ils étaient sortis de façon afin qu'ils ne viennent pas entraver la réunion en cours. Plus tard, nous nous sommes rendu compte qu'à force de penser la sortie, on ne pensait pas au cœur et d'une certaine manière nous favorisons la sortie des enfants. On n'y croyait pas assez !

Mais les enfants eux, y croyaient...

Si on galérait les uns les autres à nous entendre, les enfants profitaient déjà des outils institutionnels que nous mettions en place : les clefs de couleur marquant leurs autonomies, situant leurs droits et leurs responsabilités, le permis de circuler, les métiers...

Ils s'y accrochaient parce que cela leur semblait évident. Ça prenait sens pour eux. C'était autant de balises nettes qui leur permettaient de se repérer dans ce monde tourbillonnant. C'était aussi des outils qui leur tenaient lieu de structure. Sur lesquels ils pouvaient se béquiller pour exister au sein du groupe. Ils avaient en poche de quoi jouer au grand jeu de société auquel nous les invitions. Des sous, une clef, et un métier : telle était et est toujours la donne de départ. Avec ça, ils ont un rôle, unique, qu'ils peuvent librement interpréter et par là exercer autant de fonctions qu'ils le souhaitent sur les différentes scènes à leurs dispositions.

Et puis on fait une réunion catastrophique.

Tous les enfants sont sortis en claquant la porte. On avait décidé de ne pas les empêcher de sortir. Ce qui paraît bien normal ne l'est pas forcément dans un service où l'on accueille des enfants extrêmement troublés qui ont tendance à recourir à l'agressivité et aux passages à l'acte pour solder leurs émotions indigestes. Dehors, ils étaient furieux. Ils ont saccagé le hall, renversé les fauteuils, cassé les plantes. Certains se sauvaient, ont quittés l'espace de l'hôpital de jour, se sont retrouvés, sur le parking, dans la rue... on était littéralement sidéré.

Ce temps extrêmement critique de notre vie institutionnelle n'était pas tellement en rapport avec la pathologie des enfants mais bien plutôt liés à leur extrême sensibilité à l'implicite

relationnel et aux mouvements émotionnels des adultes. A nos résistances, à nos conflits larvés, à nos deuils impossibles... à nos désirs aussi... et si ça marchait ? Pourrait-on y croire ?

Cette réunion est un formidable analyseur institutionnel. Elle permet, grâce aux enfants, à ce qu'ils expriment tant avec leurs mots et bien plus souvent avec leurs gestes et leurs agirs, ce que nous avons à travailler, nous, les adultes, entre nous pour les accueillir et les comprendre.

Aujourd'hui à force de persévérance et de remise en question et maintenant que le climat institutionnel est bien meilleur, que la distinctivité est plus grande entre nous, ainsi qu'évidente notre complémentarité, les enfants n'agissent plus du tout de la même façon.

On pourrait arguer qu'ils sont moins terribles que ceux qu'on accueillait alors. Mais ce n'est pas vrai. J'en tiens pour preuve qu'une de nos dernières réunions a été si difficile qu'elle nous a tous rappelé ces vieux souvenirs difficiles et combien nous travaillons à quelque chose d'une infinie précarité. Les coups, les cris, les chaises renversées, et l'impossibilité de se parler, tout cela pourrait très vite revenir si l'on ne prend pas garde à maintenir une veillance constante à l'indicible, au semblant, à la trame sous-jacente de nos échanges.

Néanmoins, force est de constater que des miracles s'y produisent chaque jour : un enfant autiste est aujourd'hui capable de tenir la présidence de la réunion et de rappeler à l'ordre les uns ou les autres en leur demandant le silence pour pouvoir s'écouter... un enfant persécuté et se défendant avec violence contre tout envahissement, bien souvent malheureux de ne pas arriver à tisser de liens d'amitiés avec les autres enfants est célébré à l'occasion de son passage de clef, une enfant très inhibée ose prendre la parole pour exprimer sa peine de ne plus voir ses parents... une autre qui présente des troubles majeurs du langage s'exprime pour dire ce qu'elle a à dire et est écoutée...

### *De la pédagogie institutionnelle à la démocratie familiale.*

Au fur et à mesure que je menais avec mes collègues cette aventure institutionnelle, ne cédant rien au désir que chacun puisse prendre la parole et la partager, je m'interrogeais sur le fonctionnement familial. Du fait de mes rencontres avec les familles, mais également du fait de mon analyse personnelle, j'en venais à penser la famille comme une institution, traversée par les mêmes problématiques que celles que je rencontrais dans toutes les institutions dans lesquelles je travaillais jusqu'alors. La famille est une institution, où se travaille en permanence l'articulation du singulier et du collectif, l'aliénation psychopathologique et l'aliénation sociale. Les rapports statuts/rôles/fonctions, les territoires sacrés et partagés, les privilèges, la circulation, les places de chacun, les rapports de pouvoir sur l'ordonnée statutaire et l'abscisse subjectale avaient une existence aussi solide que dans n'importe quelle institution humaine.

Elle est traversée par le régime de l'arbitraire et il est essentiel, pour ne pas céder au bon vouloir du maître et se dégager des risques de favoritisme, d'y travailler. Non à la loi du plus fort, ce n'est pas uniquement valable à l'hôpital ! Cela doit l'être aussi dans l'espace familial ! La famille devenait de fait un terrain de jeu politique, un premier espace politique où se prenaient des décisions, où se formaient chacun à devenir responsables.

Il fallait donc y travailler.

Certes, mais comment faire ? Travailler la loi, permettre que les enfants participent aux décisions, qu'ils fassent entendre leurs voix, que l'espace familial garantisse la parole de chacun, bref, faire en sorte qu'en famille aussi, la démocratie s'exerce et qu'elle ne reste pas un vain mot, n'est pas une sinécure sans une solide boîte à outil.

Je me suis donc appuyé sur l'expérience de la grande réunion que nous menions à la clef des songes pour la mettre au travail en famille. Nous en avons parlé avec ma compagne qui a aussitôt pensé à l'expérience qu'elle avait menée, toute jeune, en initiant un temps de parole dans sa propre famille. La parole est une nécessité existentielle, sans laquelle nous ne pourrions vivre. Elle doit être l'objet d'un soin constant, d'une attention permanente car elle est ce qui nous nourrit. L'enfant le sait profondément et s'en saisit comme d'un assoiffé en plein désert à qui l'on porte un peu d'eau. Ce pourquoi il n'y a de résistances à mettre en place de tels espaces de parole que de l'adulte dont la crainte principale est de perdre un pouvoir qui tient justement à ne pouvoir mettre en parole ce qu'il vit et pense. Toujours la crainte liée à l'ouverture d'un espace de parole se rapporte à l'angoisse fondamentale de rupture, d'éclatement, de scission, et les fantasmes d'éclatement familial, groupal, institutionnel en témoignent. Comme si nous ne pouvions pas parler sans risquer de s'en ouvrir à l'autre totalement, au point où nous ne pourrions plus tenir notre unité et notre identité ensemble, notre cohérence, notre équilibre général. Parler suppose en effet de s'ouvrir à l'autre. Mais pas entièrement, c'est-à-dire pas n'importe comment. Car parler suppose une adresse particulière, un temps, un ton, un espace précis. Je m'adresse à toi, maintenant. Je ne dis pas n'importe quoi à n'importe qui. Cette adresse conditionne la parole. Elle garantit à la fois son ouverture et sa fermeture. A cette condition, elle peut se faire sans crainte.

Nous avons donc mis en place une réunion familiale avec nos trois enfants. Nous nous réunissons désormais depuis plus de sept ans, au rythme d'une fois par mois environ. Les enfants président à tour de rôle, en fonction de leurs disponibilités et de leurs souhaits, la réunion. Les adultes également. La réunion se tient le plus souvent dans le salon, et se joue en plusieurs parties : le quoi de neuf pour commencer, puis le sujet de discussion, suivi des râles et des propositions. On termine par les coups de chapeaux et par la remise des sous liés à l'argent de poche dont le barème est proportionnel à l'âge. Ce qui se dit à la réunion est écrit dans le cahier de réunion par le président ou une personne qui fait office de secrétaire. La parole se prend en levant la main, et est donnée par le président qui assure le tour de parole en annonçant le prénom de celui qui va parler et veillera à ce qu'on ne se coupe pas la parole.

Notre réunion dure environ 45 mn et nous la faisons souvent le dimanche soir. Elle s'appuie sur le cahier de réunion qui est toujours accessible et dans lequel tout un chacun peut écrire râles, propositions ou sujet de discussion.

La mise en place de cette réunion est toujours l'occasion de surprises et s'avère être des moments fondateurs de notre vie familiale en termes d'ambiance, de respect de la parole de chacun et de mise au travail de la loi. En effet, nous pouvons, nous les adultes, êtres parfois remis à notre place tout en étant respecté. Ce qui nous invite à reconnaître des erreurs ou des fautes que nous avons pu commettre. Cette reconnaissance et la réconciliation qui s'ensuit soutient les enfants dans leurs capacités à faire de même pour traiter leurs conflits. Nous évitons également qu'un point problématique se répète jusqu'à prendre des proportions inconsidérées et peu souhaitables dès lors que nous pouvons prendre appui sur le cahier et la réunion à venir pour en reparler. En reparler à froid et à distance, en différant dans le temps permet bien souvent de voir plus clair et de mettre en évidence des nœuds relationnels insolubles sinon.

Pour terminer, je souhaitais faire entendre quelques mots des enfants à propos de notre réunion de famille. Pour Aïda, 6 ans, la réunion « permet de discuter, de parler ensemble et surtout de donner la parole au voisin ou à la voisine mais aussi de faire des modifs ». Pour Geronimo, 10 ans, la réunion permet « de parler sérieusement, de ne pas parler pour rien et de changer les choses ». Pour Justine, 13 ans, « c'est un moment où on met les choses au clair, où l'on dit ce qui s'est passé de nouveau ; qui permet d'améliorer les choses et de s'entendre. »

Ce temps du conseil de famille permet de se rassembler, de « faire famille ». Mais c'est aussi un moment pendant lequel ce qui fait loi, ce ne sont pas les adultes mais la parole. Sur ce temps-là, nous vivons un moment d'équité qui porte ses fruits dans les autres espaces-temps de la vie familiale. Cette réunion où se tient ce conseil de famille permet de soutenir une attention particulière à la parole de chacun, où peuvent s'exercer des critiques, des discussions des décisions nécessaires à l'exercice démocratique ; où la loi de la parole, bien loin de confondre les générations et les espaces de chacun, les structurent et les distinguent.

L'exercice d'une autorité fondée sur la légitimité de chacun à respecter l'autre en est d'autant plus facilité que cet espace existe. Là, nous savons tous, qu'en cet espace et pour ce temps-là, la parole est garantie. Elle peut alors circuler et surtout se conflictualiser. Ce qui n'est pas chose aisée, mais sans institution, et donc sans travail institutionnel, pourrions-nous seulement exister les uns avec les autres ?

Antoine Devos,  
Pédopsychiatre, chef de service de pédopsychiatrie de l'hôpital Aunay-Bayeux, dans le Calvados.  
Président de l'EPE du Calvados.